La vie de Dante dans l'histoire et dans la légende

Henry Cochin

1891

III. — La vie de Dante dans l'histoire et dans la légende, par M. Henry Cochin

167

(20 mars)

L'œuvre de Dante, comme l'œuvre de Dieu — *si parva licet…* — fera toujours l'objet des discussions des hommes ; bien téméraire qui oserait dire : j'ai pénétré tous les mystères de la « Divine Comédie », j'en ai banni toutes ténèbres, voici le commentaire certain, la vérité définitive. Cette splendide épopée a des horizons fuyants ; il semble que le regard qui les poursuit en prolonge indéfiniment le rayon. Peut-être l'admiration ne perd-elle rien à ce qu'il y a d'incompris dans les allusions et les symboles : la sagacité de l'érudit s'y aiguise, le rêve du poète y trouve libre essor. Mais du moins croyait-on que le voile qui couvre une partie du poème ne s'étendait pas à la vie de son auteur, en quoi l'on se trompait : M. H. Cochin, s'autorisant de recherches personnelles et d'une note de M. Ed. Rod publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (15 décembre 1890), va développer cette thèse dans une brillante causerie.

Dante est un voyant sublime qui a rendu vivantes les grandes conceptions du moyen âge. On l'a dépeint comme l'amant idéal d'une Béatrix réelle, comme un Gibelin passionné, condamné à la vie errante et mangeant le pain amer de l'exil. En réalité, que savons-nous de lui ? « Sa vie, dit le professeur florentin Bartoli, est un écheveau si embrouillé qu'il serait ridicule de dire que je vais le démêler ». La critique historique, si

exigeante de nos jours, démolit tout à son endroit, puis timidement essaie de rebâtir quelque chose.

Que trouve-t-on dans les biographies et les dictionnaires ?

Dante Alighieri, Aldighieri ou Alaghieri, fils d'un homme de lois, membre d'une famille noble apparentée avec celle de Elisei, descendait d'un Cacciaguida qui avait reçu d'un empereur d'Allemagne des éperons de chevalier : ces données relèvent-elles de documents certains ?

Il naquit, nous dit-on, en 1265 : la seule preuve de cette date est tirée du premier vers de la Divine Comédie, commencée vers l'an 1300 — *Nel medio camin di nostra vita…* — d'où l'on conclut que le poète avait alors 35 ans puisqu'il avait atteint le milieu de la vie humaine.

On ajoute que, dans son enfance, il fut grave, sérieux et enclin à l'étude (rien n'est plus douteux), que Brunetto Latini, l'auteur du *Trésor* fut son maître (assertion aujourd'hui controuvée), que Casella lui enseigna la musique à Bologne (?) Quand et comment alla-t-il dans cette ville ? Il y alla, mais y étudia-t-il ?

On nous apprend que, à neuf ans, chez Folco Portinari, il vit une jeune fille de son âge, Béatrix, et que de cette vue naquit une passion idéale qui dura autant que sa vie : cette Béatrix a-t-elle existé ? Était-ce la fille de Portinari ? Dante l'a-t-il réellement aimée ?

On fait de lui un héros de la journée de Campaldino : y assista-t-il ? Il déclare lui-même n'avoir jamais vu le chef de l'armée ennemie. Boccace prétend qu'il fut médiocrement heureux en ménage, mais son témoignage est sujet à caution. Les auteurs sont en désaccord sur le nombre 168
de ses enfants.

Il fut, dit-on, quatorze fois ambassadeur, notamment auprès de Boniface VIII : c'est invraisemblable, attendu qu'il était opposé aux projets de ce pape. Ce renseignement est tiré de lettres qu'on lui attribue sur la philosophie et la politique, mais il est presque certain qu'elles sont apocryphes.

Contrairement à l'opinion admise, il est probable qu'il resta étranger aux complots des exilés florentins. Quel fut son lieu d'exil ? Padoue ? Forli ? Gênes ? Naples ? Il est avéré qu'il alla à Vérone chez un Della Scala : or, il

y avait quatre seigneurs de ce nom ; lequel le reçut à sa cour ? Visita-t-il Paris ? Oui, peut-être, si l'on s'en rapporte à l'affirmation de Villani, qui a bâti sur ce voyage un véritable roman.

En somme, que sait-on de lui ? Ceci est moins brillant, mais non dépourvu d'intérêt.

Pour être admis à participer au gouvernement de la République, il fallait appartenir à un corps de métiers ; Dante fut admis dans celui des médecins et apothicaires, ce qui lui permit de concourir aux délibérations du Conseil des Cent. Il représenta sa ville natale et les intérêts guelfes à San Gemignano, mais son rôle d'ambassadeur fut d'un intérêt très secondaire. En 1301, on le trouve parmi les membres de l'édilité florentine avec la mission spéciale de redresser une rue tortueuse. On sait encore qu'il mourut à Ravenne le 14 septembre 1321.

Quel fut son rôle politique ? On l'a dépeint comme un ardent gibelin ; en réalité il appartenait au parti guelfe, mais à la division des *Blancs*, dont les idées n'allaient pas jusqu'à favoriser un protectorat éventuel de l'empereur, mais s'opposaient du moins aux prétentions du pape sur le gouvernement de la République. Quand Charles de Valois entra à Florence, les *Noirs* furent portés au pouvoir, et Dante fut banni, dépossédé, flétri par des condamnations calomnieuses. Sa cause se trouva dès lors confondue avec celle des Gibelins ; comme eux, il fit des vœux pour l'entrée de Henri VII en Italie.

Voilà tout ce que l'on connaît de positif ; or, il fallait d'autres matériaux pour édifier une biographie du grand poète, on les a puisés à des sources suspectes ou dans les livres de Dante lui-même subtilement interprétés ; l'imagination a fait le reste. Jean Villani et Boccace étaient, il est vrai, presque des contemporains d'Alighieri, mais le premier a été à ce sujet d'un laconisme extrême, et le second a écrit l'histoire en romancier et moraliste, plus soucieux de la signification que de l'exactitude des faits.

M. H. Cochin suit pied à pied, en les discutant, les données contestables de la biographie dantesque et arrive à la *Vita nuova*, suite de visions, roman de chevalerie du XIV^{e} siècle, c'est-à-dire d'un temps où la mode était de donner une figure physique et matérielle aux sentiments. Béatrix y est la personnification d'un amour éthéré, qui eut peut-être une réalité

terrestre ; peut-être aussi ce nom, si bien en harmonie avec les *béatitudes* célestes et que le poète applique d'abord à sa « très noble dame » pour l'identifier ensuite avec la *Théologie*, ne fut-il qu'un gracieux symbole. Le temps ne soulèvera sans doute jamais le voile de « la femme au vert manteau, vêtue de blanc. » 169

Mais si l'histoire de Dante est pauvre, sa légende est des plus riches, et celle-ci n'est point à dédaigner, puisqu'elle représente l'opinion publique. Elle nous le dépeint petit, mais fort, marchant pensif et courbé. Villani, de son côté, le montre présomptueux, revêche, dédaigneux et sans grâce. Il était d'ailleurs spirituel et incisif : « Pourriez-vous me dire, demanda-t-il à un fâcheux, le nom de la plus grosse bête qui soit au monde ? — L'éléphant. — Eh bien, mon cher éléphant, veuillez donc me laisser en paix. » À table, il aimait les morceaux de choix ; chez le doge de Venise, on venait de lui servir un petit poisson, qu'il approche aussitôt de son oreille ; interrogé, il répond : « C'est que j'ai perdu un ami qui est mort en mer… Il déclare qu'il est un peu jeune pour me renseigner, mais qu'il y en a là de plus âgés qui pourraient me satisfaire. »

On dit encore de lui qu'il possédait une mémoire prodigieuse et qu'il était très distrait. La jalousie de ses rivaux était sans limites : « Dante, s'écriait l'un d'eux, est le plus malhonnête homme de la terre ; il a tout pris et n'a rien laissé à dire aux autres. »

Comme Dante lui-même, son merveilleux poème eut aussi sa légende. À Vérone, les femmes disaient à leurs enfants : « Regardez-le, c'est celui-là qui descend en enfer et qui en revient quand il lui plaît. » On racontait que, avant sa naissance, sa mère, assise sous les saules près d'une fontaine, s'était prise à rêver ; elle eut la vision de son futur enfant, qui ne se nourrissait que de baies de laurier ; et sous ses yeux, l'être d'abord chétif grandissait peu à peu jusqu'à atteindre le ciel ; puis ce ne fut plus un enfant mais un paon démesuré, constellé de toutes les étoiles du firmament. Ce grandissement d'une frêle créature par la magie de la pensée évoque pour M. H. Cochin cette réflexion de Pascal : « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant ! »